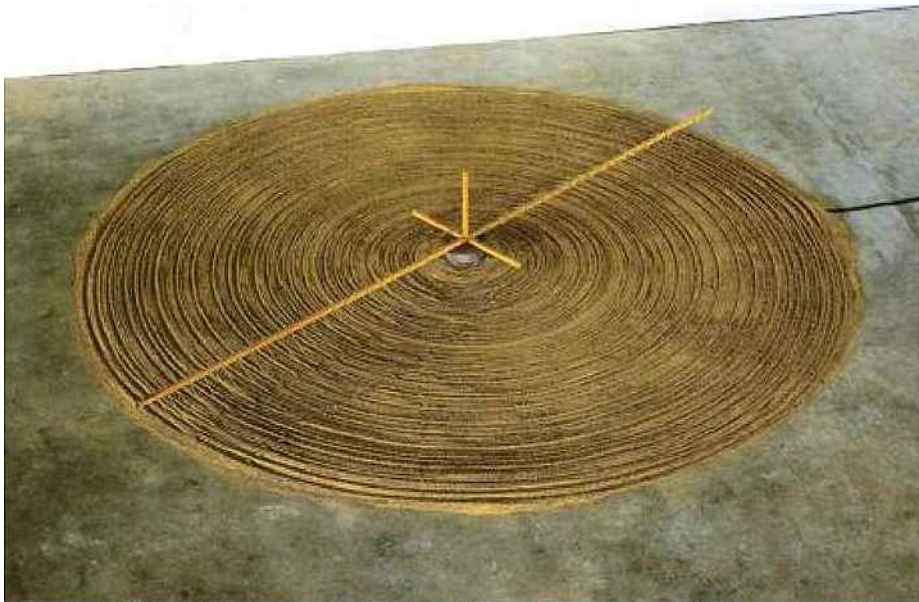




**ARTS** Günther Uecker évoque ses peintures exposées à Saint-Etienne :

# «Mon travail sur l'indicible vient d'un voyage au Laos»



*Sandmühle*, 1970, de Günther Uecker. PHOTO COURTESY DE L'ARTISTE ADAGP PARIS 2013

**GUNTHER UECKER**

La Terrasse, musée d'art moderne de Saint-Etienne Métropole (42).

Jusqu'au 15 décembre.

Rens. : [www.mam-st-etienne.fr](http://www.mam-st-etienne.fr)  
ou 04 77 79 52 52.

A signaler: deux autres expositions consacrées à Enrico Castellani, jusqu'au 15 décembre, et à Tony Cragg, jusqu'au 5 janvier.

Il y avait un très beau tableau de Günther Uecker lors de la dernière Fiac, sur le stand de la galerie **Tornabuoni**. Daté de 1976, il montrait une surface de bois, rythmée de traits entaillés à la scie. On pouvait également voir des œuvres de l'artiste (né en 1930 dans la Mecklembourg-Poméranie, région d'ex-Allemagne de l'Est, et aujourd'hui installé à Düsseldorf) dans l'exposition d'été du Passage de Retz, dans le Marais à Paris, intitulée «Zéro. Paris-Düsseldorf». Mais si l'on croise régulièrement des pièces de Uecker qui, avec Heinz Mack et Otto Piene, fut l'un des membres clefs du Groupe Zéro, il n'avait encore jamais eu d'exposition monographique dans un musée français. Celle-ci est donc l'occasion d'avoir une meilleure compréhension de l'œuvre de cet artiste qui fut proche de Fontana, Klein (qui épousera d'ailleurs sa sœur Rotraut), Tinguely, Arman, Aubertin, et qui est une figure historique des avant-gardes des années 60.

**Pourquoi avez-vous fait le choix de ne pas montrer ici d'œuvres de l'époque du**

**Groupe Zéro ?**

Parce que Zéro s'est terminé en 1966. Je ne renie pas du tout cette période, mais j'ai tiré un trait dessus. A l'époque, on cherchait de nouvelles idées, on était plein d'espoir, d'utopies. Nos parents avaient été des combattants, pour certains avaient tué. Avec eux, il n'y avait pas de communication possible. Donc, Zéro était une façon de créer une nouvelle base, de repartir de zéro. J'avais connu la domination nazie puis, en ex-RDA, le marxisme et, à 23 ans, j'avais émigré à l'Ouest. J'étais donc en recherche d'une nouvelle famille spirituelle. J'allais souvent dans le sud de la France où j'ai rencontré tous ces gens, artistes ou non, qui avaient été dans la résistance, c'était pour moi une façon de retrouver une patrie politique.

**Vous considérez-vous comme un artiste engagé ?**

Je l'ai toujours été, absolument. Mais je garde mon autonomie. Il ne faut pas oublier que je viens d'un environnement agricole. Toute mon esthétique vient de ces racines-là, de la terre, de l'expérience d'avoir tracé une ligne avec une charrue, d'avoir retourné des champs.

**D'où vient que vos œuvres se réfèrent beaucoup à la notion de violence, de douleur ?**

J'ai grandi sur une île de la mer Baltique. Et un événement, à 15 ans, m'a marqué. C'était en 1945, 175 cadavres s'étaient échoués sur la plage en provenance des camps.

Comme les vents soufflaient le plus souvent de l'ouest, les Russes ne pouvaient plus supporter la puanteur qui, avec l'été, se dégageait de ces corps. Avec deux copains de l'époque, nous avons été obligés de les enterrer. Ce fut une terrible expérience.

**Et ces signes qui jalonnent certains de vos tableaux depuis trente ans ?**

Ils sont arrivés dans mon travail après un voyage au Laos en 1974. J'en avais marre de manifester un peu partout contre le désastre de la guerre du Vietnam et j'ai eu envie d'aller là-bas. Sur place, j'ai été confronté à une écriture incompréhensible pour moi, et à l'impression de sérénité de ce peuple laotien bombardé, dont le drame et la vie meurtrie ne se lisaient pas sur les visages. Au retour, cela m'a fait démarquer ce cycle de signes qui ne sont qu'une simulation, qui n'ont aucune signification. Un travail sur l'illisible et l'indicible en fait.

**De même, qu'en est-il de la répétition de l'empreinte d'une main ?**

L'idée de répétition d'un même motif, à laquelle j'ai toujours attaché de l'importance, est le principe de la liturgie de toutes les religions. Quant à la main, c'est une image universelle, que j'ai croisée partout dans le monde. En Afghanistan par exemple, lorsqu'on tue une chèvre, on marque le mur avec son sang.

Recueilli par **HENRI-FRANÇOIS DEBAILLEUX**  
*Envoyé spécial à Saint-Etienne*